

miers tribunaux jugent de tous les crimes capitaux, et des contestations relatives aux mariages, aux divorces et aux héritages; ils forment aussi des espèces de cours supérieures où l'on peut en certains cas appeler de la décision des djaksas. Ceux-ci, aidés de leurs klivous ou assesseurs, prononcent sur les vols et les délits de peu d'importance.

Des codes de lois règlent cette double jurisprudence. Celles qui régissent les décisions des djaksas sont très-souvent de simples usages que la tradition transmet et consacre; on en a rédigé par écrit une partie; ils forment divers ouvrages.

La législation, relativement aux obligations des débiteurs envers leurs créanciers, est la même que dans tout l'archipel asiatique. Le créancier a un droit direct sur tous les biens meubles de son débiteur, et s'ils ne sont pas suffisants pour répondre de la dette, il peut le faire travailler pour son profit, et s'il est nécessaire, imposer la même tâche à sa femme et à ses enfans. De là provient la classe nombreuse des bedols qui sont serfs ou esclaves pour dettes.

Tous les hommes sont sujets au service militaire: à moins de cas extraordinaires, on lève au plus un tiers des habitans en état de porter les armes. Tous les grades et tous les honneurs militaires émanent du sultan qui, pour cette raison,

ajoute à ses titres celui de sinapati ou seigneur de la guerre. Les officiers sont payés par des concessions de terres. Les troupes sont nourries aux dépens des territoires où elles sont postées; en pays ennemi elles ne subsistent que par le pillage. Le sousouan ne peut plus avoir qu'une garde de mille hommes; les Européens lui fournissent ce qui, au-delà de ce nombre, est nécessaire au maintien de la tranquillité.

Les armées étaient principalement composées d'infanterie; les officiers voyageaient toujours à cheval; quand il fallait de la cavalerie, chaque territoire fournissait son contingent; tous les hommes arrivaient armés, chaque village ayant un petit arsenal de lances et d'armes pour équiper les soldats qu'il doit fournir.

Les principales armes sont des cris, de longs poignards qui ressemblent à nos couteaux de chasse, des lances, des arcs, des flèches, des frondes et des boucliers. Les Javanais connaissent depuis long-temps les armes à feu; ils fabriquent de la poudre, mais en petite quantité, ils ont des fonderies de canons; ils se procurent par la voie du commerce des fusils et des pistolets.

Ils ont beaucoup perdu de leur antique valeur; ils sont physiquement plus faibles et moins courageux que les Malais. Souvent dans les combats, quand ils sont exaltés, ils se précipitent sur l'en-



nemi sans aucune crainte de la mort ; dans ces cas ils se sont enivrés avec de l'opium pour augmenter leur exaspération.

Tous les agens du gouvernement, depuis le premier ministre jusqu'aux moindres employés, étant payés par des concessions de terre révocables à volonté, il n'y a pas de revenu, ni de trésor public. Lorsqu'on entreprend une route ou un grand ouvrage pour l'utilité générale, chaque village fournit le contingent d'hommes et de matériaux qui lui est demandé. Ainsi que dans le système féodal auquel l'organisation sociale des Javanais ressemble beaucoup, chaque chef a le droit d'exiger des villages de son ressort des subsistances et des logemens quand il voyage, et des présens quand un mariage a lieu ou quand il arrive une naissance dans sa famille. Diverses sortes d'impôts en argent ont été introduites dans les territoires occupés par les Hollandais ; le cultivateur y est accablé sous le poids des charges publiques, des redevances féodales, des corvées de toute nature et des taxes pécuniaires qui ont été introduites par le génie fiscal des Européens.

Les Javanais témoignent par des démonstrations serviles leur respect envers leurs supérieurs. Quand un chef paraît, tous ceux qui sont d'un rang inférieur s'asseyent sur leurs talons, et restent dans cette posture jusqu'à ce qu'il soit passé ;

la même chose a lieu dans l'intérieur des maisons. Ainsi c'est le contraire de l'Europe, où tout le monde se lève en témoignage de respect. La posture humiliante que prennent les Javanais est due à un usage très-ancien, c'est surtout ce qui la fait respecter.

« En voyageant dans l'intérieur, dit M. Raffles, j'ai souvent vu des centaines d'insulaires tomber sur leurs talons quand j'approchais ; le cultivateur quittait sa charrue et le porteur son fardeau quand ils m'apercevaient. Etant à la cour de Sourakirta, je me souviens qu'un jour dans une conférence particulière avec le sousounan, il fut nécessaire d'envoyer le baden-adipati au palais pour y prendre le sceau royal ; le pauvre vieillard était à son ordinaire accroupi sur ses talons. Le sousounan était assis le visage tourné vers la porte ; il se passa près de dix minutes avant que le ministre, après plusieurs tentatives inutiles, pût trouver une occasion de se lever suffisamment pour atteindre le seuil sans que son maître l'aperçût. L'affaire pour laquelle il allait au palais était urgente ; le retard gênait beaucoup plus le sultan lui-même ; n'importe, ces inconvéniens étaient légers, en comparaison de l'infraction à l'étiquette. Quand un inférieur est dans la nécessité de changer de place, il doit rester accroupi, et tâcher de se mouvoir avec ses jambes ployées sous



lui, jusqu'à ce qu'il soit hors de la vue de son supérieur. »

Le cultivateur javanais ne garde pas constamment sa terre, et ne la transmet pas à ses héritiers ou à ses enfans; quelquefois il en change tous les ans. Les percepteurs du revenu des terres ne sont pas non plus toujours attachés aux mêmes territoires; les personnages auxquels les biens ont été concédés, les renvoient après que la recette est terminée. Le souverain étant le seul et unique propriétaire, dispose de toutes les terres suivant son bon plaisir. La possession dans une famille ne fait pas titre, excepté dans le Sonda.

La nature des récoltes admet quelques modifications dans cet ordre général. Le cultivateur sait qu'il n'a d'autre droit sur les champs de riz ordinaires que celui de la récolte de l'année, déduction faite des redevances dont ces terres sont chargées. Il sait que l'année suivante il cultivera d'autres champs; mais si dans la distribution annuelle il n'en obtenait pas un, il émigrerait, et en irait chercher ailleurs. Si au contraire le cultivateur défriche un terrain embarrassé d'arbres et de broussailles pour y semer le riz sec, alors il ne paie nulle redevance. La troisième sorte de propriété est celle des arbres à fruits; le cultivateur se considère propriétaire de ceux qu'il a plantés; si un chef voulait attenter à ce droit, le village

ainsi vexé serait bientôt abandonné. La redevance due par les cultivateurs est au plus de moitié du produit dans les champs ordinaires, seulement du quart dans les mauvaises terres, d'un tiers et quelquefois moins d'un cinquième dans les terres hautes.

Les Javanais sont essentiellement cultivateurs. La proportion du nombre de ceux qui s'adonnent à l'agriculture à ceux qui se livrent à d'autres professions, est de quatre à un. Le riz, principal objet de culture, se récolte en assez grande quantité pour être expédié à Sumatra, Malacca, Borneo, Celebes et les Moluques. On laboure avec une charrue attelée de buffles; elle est fort simple, toujours en bois de tek; le joug est de bambou. Les javahs ou terres basses et inondées sont les plus fertiles en riz ordinaire: les tegals ou terres hautes produisent du riz sec, du sorgho et d'autres végétaux. Telle est en général la fertilité du sol, que certains champs après avoir produit deux et quelquefois trois récoltes dans l'année, n'ont pas besoin d'être changés de culture. Cette extrême fécondité donnant le moyen de se procurer facilement tout ce qui est nécessaire à la vie, rend le paysan javanais paresseux et indolent. On calcule qu'un homme peut aisément gagner par jour quatre à cinq catys de riz: le caty qui équivaut à un peu plus d'une livre, suffit pour nourrir



un adulte. Le travail des femmes est estimé aussi haut et rapporte autant que celui des hommes. Ainsi un paysan et sa femme peuvent, avec le seul secours de leurs bras, nourrir huit à dix personnes. La moitié de ce que gagne un père de famille peut donc être employée à l'acquisition d'instrumens d'agriculture, de vêtemens, de matériaux pour la réparation de sa chaumière.

Le prix du riz est d'une aussi grande importance à Java que celui du blé en Europe. Dans les territoires indépendans ce prix varie d'un quart de piastre forte à deux piastres le picoul (133 livres). Un caty de riz peut être vendu avec un bénéfice suffisant pour le cultivateur à moins de 10 centimes.

Le paysan javanais peut donc nourrir et entretenir sans peine sa famille avec la portion de sa récolte que la loi l'autorise à mettre en réserve; par le moyen de sa basse-cour, de son jardin et de son verger qui lui appartiennent en propre, il se procure les volailles, les plantes potagères et les fruits dont il a besoin. Sa femme fabrique la plupart des objets nécessaires à l'habillement.

Les instrumens d'agriculture sont peu nombreux et peu coûteux; ils consistent en une charrue, une herse, une bêche; une paire de buffles ou de bœufs suffit pour labourer le champ; le paysan élève quelques moutons et quelques chèvres.

Quant aux chevaux, on ne s'en sert que dans les villes ou pour le transport des denrées.

Le maïs est après le riz la plante la plus généralement cultivée; elle vient dans tous les terrains, et on profite ainsi de ceux qui sont trop secs pour le riz. On cultive aussi le sorgho et d'autres céréales; quand le grain manque on a recours aux bananes, aux ignames, aux patates, au manioc et à diverses espèces de haricots. L'aren, espèce de palmier, donne un sucre brun dont on fait une grande consommation; on en fabrique aussi une liqueur fermentée. Tous les autres palmiers croissent à Java plus abondamment et plus promptement qu'à Sumatra.

On cultive dans les environs des villes, uniquement pour en extraire de l'huile, le katchang et le penden ou tana; celle que l'on fait pour les lampes se tire du ricin. Java produit trois sortes de cannes à sucre que les insulaires mangent comme un aliment substantiel et agréable. Les Européens ont introduit dans cette île la culture du café; elle a pris un grand développement depuis 1808, et fait tort à celle du poivre. En 1815 l'exportation du café s'est élevée à 100,000 picouls. Le prix moyen est de 48 fr. la balle pesant cent livres.

L'indigo se cultive dans plusieurs parties de Java, et le coton partout. Le coton et la laine



filée sont une redevance obligée de la part du paysan envers le possesseur de sa terre. Le tabac est un objet d'exportation. On élève du froment dans quelques cantons, mais uniquement en quantité suffisante pour fournir à la consommation des Européens. On le sème en mai, on le récolte en octobre. Les pommes de terre viennent très-bien dans les lieux élevés, dans les jardins des Européens et des Chinois; les plantes potagères, les légumes, les fruits et les végétaux les plus recherchés de l'Europe et de l'Asie se cultivent avec soin.

L'exploitation des forêts et surtout du bois de tek emploie une multitude de bûcherons; cent mille hommes et un nombre proportionnel de buffles sont uniquement occupés à ce genre de travail.

L'industrie des Javanais s'étend peu au-delà de leurs besoins les plus essentiels. Ils fabriquent avec des basaltes décomposées des briques d'une grande dureté. Ce sont les Chinois qui taillent les pierres; les ruines des grands édifices prouvent que sous ce rapport les Javanais sont moins habiles que leurs ancêtres. Ils déploient beaucoup d'adresse dans la construction des toits de leurs maisons, et dans la fabrication de leurs nattes. Toutes les femmes savent tisser les toiles de coton; elles font celles qui vêtissent leur famille.

Les Javanais tannent très-bien le cuir; ils tiennent cet art des Européens. Dès les temps les plus anciens ils savent façonner le fer; la profession de forgeron est honorée; leurs forges ressemblent à celles de Sumatra. Ils font en cuivre des marmites, des pots et toutes sortes d'ustensiles. Leurs orfèvres, quoique très-habiles, le cèdent à ceux de Sumatra. Il y a dans toutes les grandes villes des lapidaires qui taillent et polissent le diamant et toutes les pierres précieuses. Les Javanais sont très-bons charpentiers, et encore meilleurs ébénistes. Ils font tous les meubles dont les Européens se servent dans les îles de l'archipel asiatique; ils font des carrosses conformes aux modèles qui leur sont envoyés d'Europe. Ils construisent assez bien des bateaux et des navires de petites dimensions; les grands sont toujours entrepris pour le compte des Européens et sous leur direction. Ils font leur papier avec l'écorce du mûrier à papier. La culture de cet arbre et la fabrication du papier n'ont lieu que dans des territoires particuliers; c'est une des principales occupations des prêtres qui fondent la plus grande partie de leurs revenus sur ce monopole.

C'est avec le suc du cocotier et d'autres palmiers qu'ils préparent leur sucre qui est laid à l'œil et grossier. La fabrication du sucre de canne est entièrement dans les mains des Chinois; il égale en



qualité celui des Antilles ; on en exporte chaque année 65,500 picouls pour la côte de Malabar , pour le Japon et pour l'Europe. Ce sont aussi les Chinois qui distillent l'arak ; il est de qualité supérieure.

La plus grande partie de la côte nord-est de Java est remplie de marais salans ; on en voit aussi sur la côte du sud , mais le sel qu'ils donnent est de qualité inférieure. Java expédie beaucoup de sel dans les autres îles de l'archipel oriental.

Dans les territoires maritimes, surtout sur la côte du nord-est, une grande partie des habitans s'occupe de la pêche ; les bateaux quittent la côte à quatre heures du matin , à la faveur de la brise de terre, et sont bientôt poussés au large ; ils reviennent vers midi avec la brise de mer. On sale le poisson et on le fume , et dans cet état , il forme un objet important du commerce intérieur. Les Javanais ont converti en étangs et en viviers plusieurs marais salans, des lagunes et de petites anses dispersées le long de la côte. Près de Gresik on en voit qui ont été formés au quinzième siècle par un prince mahométan. Dans les rivières on se sert souvent de drogues pour enivrer le poisson. Quelquefois on l'éblouit pendant la nuit avec un grand nombre de torches. Ces sortes de pêches s'exécutent au milieu d'un nombreux concours de peuple et au son de la musique ; la joie pu-

blique se manifeste par des chants et des danses.

On pêche des perles dans quelques endroits ; mais elles sont fort petites et n'ont que peu de valeur.

« On peut, dit M. Raffles , se faire une idée de la richesse et de l'étendue du commerce que les Hollandais faisaient dans les Indes orientales , et dont Batavia était le grand entrepôt , par l'importance qu'ils y attachaient aux jours de leur grandeur , par la puissance qu'il leur donnait , par le désir que formaient d'autres nations d'obtenir une part dans ses profits , et par les crimes qui furent commis pour en conserver le monopole. Lorsqu'en 1672 les armées de Louis XIV envahirent le territoire de la Hollande , et menacèrent , avec la rapidité et la force irrésistible de l'océan qui a rompu ses digues , d'anéantir la puissance de cette république , ceux qui la gouvernaient , plutôt que de se soumettre au vainqueur , prirent la résolution magnanime de transporter toute sa population , son commerce , ses richesses , son industrie et sa liberté dans un autre hémisphère : Batavia , le siège de leur commerce de l'orient , fut désigné pour la capitale du nouvel empire. Les Hollandais possédaient dans leurs ports assez de vaisseaux pour transporter cinquante mille familles , leur pays était sous les flots de l'océan , ou au pouvoir de l'ennemi ; leur puissance et leur importance poli-



tiques consistaient dans leurs flottes et leurs colonies asiatiques. Déjà habitués à maintenir leur supériorité sur mer par les produits de leur commerce de l'orient, et à acheter le blé d'Europe avec les épices des Moluques, ils auraient moins senti la translation du siège de leur empire du nord de l'Europe au sud de l'Asie, qu'aucun autre peuple qui aurait conçu une semblable migration; et en même temps le projet d'une résolution si extraordinaire et les moyens qu'ils avaient de l'effectuer, nous donnent la plus haute idée de l'esprit d'indépendance que leur inspirait leur gouvernement fondé sur la liberté, et de leur prospérité commerciale dérivée, en grande partie de leurs établissemens et de leurs relations dans l'orient de l'ancien monde.

Java doit à l'avantage de sa position, celui d'avoir dans tous les temps fait un commerce très-considérable avec les îles et les contrées voisines. Lorsque les Hollandais supplantèrent les Portugais dans l'Inde, ils ne purent d'abord s'emparer de Malacca où ceux-ci s'étaient déjà établis; ils se fixèrent donc à Bantan, puis à Jacatra sur la côte de Java; ce fut là qu'ils fondèrent ensuite le fort et la ville de Batavia. Le port de cette ville est de tous ceux de l'île le mieux placé pour être le centre de toutes les relations commerciales entre les différens peuples de l'archipel asiatique.

Les Anglais avaient si bien senti cette vérité, que tout le temps qu'ils ont possédé Java, ils avaient fait de Batavia l'entrepôt de leur commerce dans cette partie du monde.

Le commerce de Java est proportionné à la grandeur de son territoire, à sa fertilité, à la variété de ses productions. La facilité des communications, soit par terre, soit par eau, rend le commerce intérieur très-actif. Il se tient partout des marchés publics deux fois la semaine, ou plus souvent: ils sont ordinairement remplis de plusieurs milliers d'individus, notamment de femmes, qui sont chargées d'y apporter des denrées. Dans quelques territoires, on construit de grands hangars pour la commodité des gens qui viennent au marché; en général ils y trouvent des toits temporaires en chaume pour les préserver des rayons du soleil. Quand le marché ne se tient pas dans une grande ville, le peuple s'assemble ordinairement sous un gros arbre, dans un emplacement fréquenté ainsi par un usage immémorial. On vend dans ces marchés toutes sortes de denrées du pays, et des marchandises de l'Inde, de la Chine et de l'Europe. Les Chinois qui ont de gros capitaux y font les affaires les plus considérables. Ce sont aussi eux ainsi que les Boughhis et les Arabes qui transportent le long de la côte dans les îles voisines et à Malacca les denrées



indigènes de Java, les Javanais ayant une aversion décidée pour la mer.

Le commerce extérieur que les Européens et les Américains font avec l'Inde, la Chine, le Japon et d'autres pays, et qui les attire à Batavia, est immense. Il entre annuellement dans ce port plus de 320 grands navires et plus de 520 bâtimens montés par des Asiatiques. La plupart des marchandises qu'on apporte à Java sont réexportées dans l'Hindoustan, à la Chine, en Europe et en Amérique. En cinq semaines on va de Batavia aux îles de France et de Bourbon, et au cap de Bonne-Espérance; Java fournit à cette dernière colonie des bois de construction, du riz et de l'huile; quand le café de Bourbon est à un prix très-élevé, on apporte dans cette île du café de Java qui est ensuite vendu comme café Bourbon.

Indépendamment des Javanais, on trouve dans l'île des tribus qui ont des coutumes particulières; ce sont les Kalangs dans la partie orientale, et les habitans des monts Tenggher, ainsi que les Bedoui dans le Sonda près de Bantam. Les Kalangs autrefois très-nombreux ne se mêlaient point avec les autres habitans, avaient des pratiques religieuses toutes différentes, et menaient une vie vagabonde; ils ont presque tous embrassé l'islamisme; leur nombre a beaucoup diminué, ils demeurent dans des villages. Chaque famille

nourrit, dit-on, un chien rouge pour lequel elle a un respect superstitieux et qu'il n'est pas permis de frapper, idée qui vient sans doute de ce qu'ils prétendent descendre d'un chien et de la fille d'un grand personnage. En général les Kalangs sont méprisés, et leur nom est même employé comme une épithète injurieuse. Il est cependant probable qu'ils sont les habitans primitifs de l'île.

Les habitans des monts Tenggher suivent encore la religion de Brama. Ils forment une petite tribu qui occupe une quarantaine de villages dans le canton le plus tempéré, le plus fertile et le plus pittoresque de toute l'île. Le thermomètre y est fréquemment à 42° (4° 44'). Les flancs des coteaux et les sommets des collines, sont ombragés par des bois de sapins; les plantes d'Europe y croissent avec une abondance et un luxe de végétation extraordinaire. Les montagnards du Tenggher bâtissent leurs maisons sur des plates-formes découvertes qui ont de trente à soixante-dix pieds de long; chaque maison a sa plate-forme et n'est pas ombragée par des arbres comme les autres habitations de l'île. Les dogmes de la religion de cette tribu sont écrits dans un livre qu'on nomme panglavou. Ces hommes ont des mœurs très-pures; l'adultère, le vol, les crimes sont inconnus parmi eux; ils ne se mêlent point avec les habitans de la plaine, et se glorifient de leur indépen-

